

M. Halévy

(extrait de la Revue de
Philologie (Paris)
1926)

C. r. de l'ouvrage de
Paul Rumpff (étude
de la latinité médiévale)

bien des obscurités dont il ne faut pas toujours rendre les copistes responsables. Une contradiction qui en stricte logique paraît choquante, peut, psychologiquement, fort bien se justifier (v. p. 61). Aussi M. D. ne propose-t-il qu'un petit nombre de corrections nouvelles.

I, 2 M. D. rétablit ainsi la suite des idées : τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν < φαίνεται οὐ μείζω γεγεννημένα >, τὰ δ' ἐστὶ παλαιότερα... La difficulté est bien définie, la correction est arbitraire. XXV, 4 ὅμοια τοῖς Ἑλλήνων πλουσιωτάτοις... Ὅμοια employé adverbialement ne doit pas être corrigé. Si le mot répond à un δυνατώτεροι qui suit, cette asymétrie n'est pas pour surprendre. Quant à l'insertion de αὐτοῖς que M. D. propose, avant τοῖς, elle ne ferait qu'énerver la concision vigoureuse de la formule. L, 4 τοῖς τε αὐτῶν φίλους... ἔκτεινον... C'est sans doute une bonne idée de traduire ἔκτεινον « ils causaient la mort de... ». L'interprétation traditionnelle d'après laquelle les Corinthiens de l'aile gauche auraient tué leurs alliés de l'aile droite est inadmissible.

Le mérite d'un travail critique ne se mesure pas au nombre des corrections qu'il apporte. M. Delachaux a soigneusement étudié le texte de Thucydide. S'il n'a pas apporté sur tous les points de solutions définitives, il a délimité les difficultés réelles et fait justice d'un bon nombre d'erreurs.

P. CHANTRAINE.

Paul RUMPF, *L'étude de la latinité médiévale*. Thèse de l'Université de Fribourg (Suisse). Tirage à part de l'*Archivum Romanicum*, vol. IX, fasc. 2/3. Genève, Olschki, 1925. 8°, 78 pp.

M. Paul Rumpf nous présente en trois substantiels chapitres — histoire, programmes et définitions, résultats acquis — le tableau d'une discipline qui n'est pas à proprement parler nouvelle, mais sur laquelle de récents travaux ont dirigé l'attention du monde savant, et dont on mesure aujourd'hui l'importance considérable. Ce travail vient d'autant mieux à son heure que les ouvrages généraux manquent en matière de latin médiéval, que la bibliographie n'est pas constituée, que les articles et dissertations sont dispersés, que la situation créée par la guerre a retardé la liaison nécessaire entre les travailleurs des différents pays. M. Rumpf, ici, pouvait faire œuvre utile, puisque son pays n'a pas connu les frontières qui ont interdit, puis entravé les relations intellectuelles entre belligérants.

Malheureusement, le tableau que nous offre M. Rumpf n'embrasse qu'un horizon limité, et ses arrière-plans sont par trop estompés. Dans le temps et dans l'espace, il ne considère, en somme, que l'école allemande, les Traube, les W. Meyer, les Winterfeld, dont l'activité, considérable il est vrai, ne remonte pas au delà des dernières années du siècle dernier. C'est la définition due à M. Lehmann qui est adoptée pour la philologie médiolatine, et c'est encore d'après M. Lehmann que sont déterminés les objectifs de la « jeune discipline. » Nous ne croyons pas que cet exclusivisme soit dû à quelque partialité : il provient sans doute du point de vue auquel s'est placé M. Rumpf. Le titre même de son chapitre III : « Les vues nouvelles sur la littérature française du moyen âge » montre que pour lui, l'intérêt du latin médiéval réside dans l'explication qu'il fournit des origines de la littérature française. Cette façon de voir est incomplète et arbitraire.

Arbitraire, parce que si l'on considère le latin médiéval comme source d'une littérature romane, il importe aussi de considérer les autres littératures romanes, et, au même titre, les littératures germaniques.

Incomplète surtout, parce qu'elle n'envisage, dans l'étude du latin médié-

val, que la recherche des sources des littératures en langue vulgaire : il n'aurait d'intérêt qu'en fonction d'une théorie, et on voit aussitôt dans quelle ornière son étude s'en trouverait engagée.

Voici pour l'avenir; quant au passé, cette attitude aboutit à sous-évaluer les travaux des savants et des érudits qui ont étudié le latin du moyen âge indépendamment de toute doctrine et de tout système : c'est ainsi que les noms des Grimm, des Schmeller, des du Méril, des Wright, des Haureau, des Thurot, des Delisle figurent dans une rapide énumération ou sont simplement passés sous silence.

A ne considérer les écrits latins qu'en raison de ce qu'ils expliquent des œuvres françaises, on risque enfin de graves lacunes : ainsi M. Rumpf quand il passe en revue les genres narratif et dramatique, et le lyrisme français pour montrer ce qu'ils doivent au latin : comme il n'a pas considéré les œuvres didactiques françaises, il ne dit rien des œuvres didactiques latines : et cependant, elles ont grandement influencé les différents genres français. C'est que s'il est facile de remonter d'un drame français à son prototype latin, p. ex., on songera moins naturellement que l'écrivain a obéi à des règles codifiées dans un traité latin.

L'étude de M. Paul Rumpf, malgré ces réserves, n'en reste pas moins une très intéressante introduction à l'étude du latin médiéval : elle offre des ouvrages et des articles essentiels, une abondante bibliographie, dont on chercherait vainement l'équivalent ailleurs : on souhaiterait que, utilisant les matériaux déjà accumulés, les complétant sur quelques points, M. Rumpf nous fit bénéficier de sa vaste information et qu'il établît une bibliographie pratique, qui serait l'équivalent de ce qu'est le Masqueray pour la littérature grecque classique : pareille publication serait un réel bienfait pour des études d'un abord un peu difficile, mais dont le livre de M. Rumpf fait entrevoir le considérable intérêt.

M. HÉLIN.

Marie DELCOURT. — *Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance* (Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique). Bruxelles, impr. Hayez, 1925.

On trouvera ici : 1° un *répertoire* utile des traductions françaises des tragiques grecs et de Sénèque depuis la Renaissance jusqu'à nos jours; 2° une *étude particulière* de chaque traduction, au point de vue de la science, de la méthode et du talent des traducteurs. Les citations sont nombreuses et caractéristiques; 3° pour chacune des trois grandes périodes considérées (période préclassique, période classique, xix^e siècle), une *étude d'ensemble*, et un intéressant examen des *théories de la traduction* formulées, soit par certains traducteurs, soit par des contemporains amis ou adversaires.

M^{lle} D. a donc suivi l'évolution de l'art de traduire en France à propos d'une série d'œuvres nettement limitée. Cette limitation est avantageuse à divers points de vue. D'abord, il arrive qu'une même pièce, ou un même auteur, ait trouvé plusieurs traducteurs successifs; on pourra comparer ainsi l'*Eschyle* de Le Franc de Pompignan à celui de La Porte du Theil, l'*Électre* de Sophocle traduite par Baïff à la même traduite par Dacier, le *Sénèque* de Marolles au xvii^e s. à celui de Coupé au xviii^e ou de Greslou au xix^e. Les rapprochements, aisés à faire quand les originaux sont peu nombreux, perdraient en clarté dans une étude plus générale. Mais où la limitation du champ des recherches est particulièrement heureuse, c'est quand il s'agit de comparer entre elles des traductions d'œuvres différentes.